

## Une tranche de vie aux Etats-Unis en 1944.



Nous sommes en 1943. Le 13 avril 1943, j'ai 18 ans, la bataille fait rage autour de Sfax. Les Bombardements ne s'arrêtent plus. La ligne Mareth près de Sfax est enfoncée.

*(Histoire : la ligne Mareth est un système fortifié par les Français entre la ville de Mareth et la ville de Tataouine avant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale. Ces ouvrages sont démilitarisés par une commission germano-italienne. Suite à la défaite de ces derniers à El Alamein, les ouvrages sont de nouveau réarmés par l'Afrika Korps de novembre 1942 à mars 1943 pour retarder l'avance de la VIII<sup>e</sup> armée britannique dirigée par Montgomery. 100 kilomètres de barbelés sont posés, 170 000 mines AC et AP. Les ouvrages sont renforcés par des canons antichars et antiaériens. De plus, la ligne Mareth étant judicieusement construite derrière*

*l'oued Zigzaou, cela en fait un fossé antichar naturel. La bataille de Mareth a lieu du 16 au 28 mars 1943. 160 000 alliés affrontent 76 000 hommes de l'Axe. Les Britanniques, aidés de la colonne française du général Leclerc échouent lors de leurs attaques frontales. Après une contre-attaque manquée sur Médenine, la ligne est occupée par les unités survivantes de l'Afrika Korps de Rommel devenues la première armée italienne. (Général Giovanni Messe). La 50<sup>e</sup> division d'infanterie britannique parvient avec succès à pénétrer la ligne près de Zarat mais son avancée est anéantie par une contre-attaque de la 15<sup>e</sup> PZDiv. L'attaque britannique échoue à nouveau, Montgomery envoie des éléments de renforts, avec la deuxième division néo-zélandaise autour des collines de Matmata. Les informations données par les spécialistes du « long ranger desert group » permettent de penser que la ligne pourrait être débordée : Montgomery renforce donc les forces de Freyberg (div néo zélandaise) et décide d'opérer un mouvement de contournement de la ligne. La colonne traverse le col de Tebaga, le 27 mars, ce qui rend la ligne intenable pour les troupes de l'Axe. Cependant, les forces de Messe échappent à l'encerclement et battent en retraite en direction de Gabès. En mai 1943, c'est la reddition de forces de l'Axe.)*

Les Allemands et leurs chars «tigre» passent sur la route direction Tunis. Le sol tremble. Il va trembler 2 jours entiers quand du 8 avril au 9 avril 1943 les alliées et les Anglais sous les ordres de Montgomery poursuivent les Allemands et les Italiens en déroute. Le 9 avril 1943 au matin, la musique écossaise rentre dans Moulinville, tambours et cornemuses au vent, suivis par des éléments de la 1<sup>o</sup> DFL, Français de France et des Français d'outre mer mélangés, la peau basanée et parfois, il faut le dire, souvent noire. C'était splendide. Partout sur leur passage, des pleurs de joie et des rires. Quelle allégresse !

Les autorités nouvelles de la « France libre », celle de Vichy est battue, cette France combattante, ouvre un cahier d'engagement pour les jeunes de Sfax. Je prends la décision de m'engager.

*(Histoire : C'est sous le nom de Première Division légère française libre et sous le commandement du Gal Legentilhomme qu'elle entre en Syrie en juin 1941. Les troupes sont acheminées en Palestine, d'où elle part combattre les forces françaises restées fidèles à Vichy. Elle entre victorieuse dans Damas le 21 juin 1941, puis continue son avancée sur Homs, et Alep avant de rejoindre Beyrouth et le Caire où elle est dissoute. Elle renaît sous forme de deux brigades françaises libres combattantes: La Ire Brigade française Libre Indépendante avec à sa tête le général Koenig, la 2e Brigade française Libre Indépendante avec à sa tête le général Cazaud.*

*Une 3e Brigade française Libre Indépendante restera au Liban français et en Syrie jusqu'à la fin de la guerre pour assurer la protection de ces pays. La Ire BFL s'illustre à Bir Hakeim du 26 mai à début juin puis à la seconde bataille d'El Alamein en octobre-novembre 1942. Les deux brigades et la Free French Flying Colonn forment les Forces françaises du Western Desert au sein de la 8<sup>e</sup> armée Britannique, Ces deux brigades plus une troisième venue de Djibouti sont réunies le 1<sup>er</sup> février 1943 dans la Ire DFL commandée par le général de Larminat, et participent à la fin de la campagne de Tunisie à Takrouna en mai 1943).*

**Nous étions jeunes mais déjà, posés et endurcis, des enfants mûris par les difficultés, les privations et la guerre.**

**En Tunisie autour de Sfax les stigmates des combats sont encore présents, 24 h assis dans ces camions inconfortables face à face, nous passons sur la route récemment sécurisé et déminée de Gabès qui mène vers le sud. Le champ de bataille de la ligne Mareth s'éloigne et nous nous dirigeons vers la frontière tripolitaine. Je me souviens de cette poussière, de ce vent de sable, cette chaleur pénible puis, enfin l'arrêt à la limite tunisienne. Nous sommes épuisés et nous nous enroulons chacun dans une couverture et à même le sable nous nous endormons, éreintés mais heureux. Sous mon dos, ça bouge et je trouve deux magnifiques scorpions. La laine de ma couverture m'a protégé. L'arrivée à Tripoli, habillé, restauré et cette fois sous une toile de tente, nous dormons. En deux mois mon sort est décidé, retour en Tunisie, à Kairouan et renvoyé dans mes foyers. La cause, je suis trop maigre, et je dois me remplumer pour tenter à nouveau ma chance. Le camp était dirigé par des français libres et des britanniques qui essayaient de nous remettre en forme.**

**Le général de la DFL, son nom Simon (Jean Simon, figure légendaire de la légion à Bir Hakeim) je crois, nous remercie et nous partons déguisé en soldat car nous n'avons que cette seule tenue, et heureusement c'est un passe partout.**

**Un retour très rapide à Sfax, Moulinville chez nous. L'accueil est plutôt froid et je décide d'essayer de m'engager dans une unité combattante, vers le cap Bon en Tunisie du Nord ou les combats n'ont pas cessés et ou paraît-il, ils sont moins regardants. Je pars, sans argent en poche.**

**En quatre jours, soldats par le seul habit, je n'ai aucune expérience et aucune instruction militaire, je trouve un transport en direction de Tunis. Après plusieurs changements de camions militaires et 300km, je m'arrête à 15 kilomètres à Hamman-lif. Sans nourriture, avec le frais des véhicules militaires sans vitres, j'étais dans un sale état, mes gencives infectées couvraient mes dents. J'étais affamé mais heureux dans l'espoir de trouver un accueil auprès de ma famille. Celui de mon oncle et tante, qui habitaient ici, je le suppose encore.**

C'est avec une grande joie que je les retrouve et ils m'hébergent durant 5 mois, le temps de me refaire une santé et de travailler provisoirement au ministère des finances à Tunis.

Plus de possibilité d'engagement dans les bureaux de recrutement de la 1<sup>o</sup>DFL, nous étions fin juin 1943. Au surplus de la mairie, je récupère un pantalon civil, une chemise et des souliers. Mon état physique s'améliore et très vite je retrouve du travail grâce à ma cousine qui était employée au ministère des finances à Tunis.

Après avoir passé un examen, je me retrouve au bureau, pour 2 095 F par mois (ce qui représente pour l'époque un bon salaire) qui sont utilisés pour régler tous les frais de santé ,d'habillement et de participation mensuelle à ma pension dans ma famille. Dès octobre, je suis convoqué pour la visite du conseil de révision, je suis bon pour le service. L'armée avait besoin d'un aviateur, j'ai le profil qui leur convient.

Je quitte Tunis et après avoir dit au revoir à mes parents à Sfax, je rejoins par le train Blida, en Algérie, lieu de regroupement pour l'armée de l'air.

Le quatre mars 1944 dans un garage qui tient lieu de caserne, 150 cadres en bois pour dormir, une paille en alfa (herbe du désert pour les dromadaires), un trou pour des toilettes à la turque. Une hygiène déplorable, trois robinets pour la toilette et c'est tout, une nourriture dégueulasse. Un paquetage des plus réduit, un fusil de 1897-1898 avec une baïonnette de 50 cm de long en guise de compagnon. Nous couchons avec le fusil, le paquetage et quelques bestioles.

Cinq cents francs, par mois, de quoi manger deux repas au restaurant, sans ticket. L'instruction militaire succincte: marcher au pas, saluer, tirer avec l'arme qui envoyait à 100 mètres une balle en plomb dans la cible à condition de viser bien au-dessus.

Mi avril 1944, un lieutenant du Normandie-Niemen se présente au garage et après un baratin sur les délices d'être navigant, demande des volontaires. Je saisis ma chance, plus le temps de réfléchir. Je dois partir d'ici à tout prix.

Nous sommes 50 à suivre la même idée. Après des épreuves de sélection dont 30 kilomètres avec sac et fusil. Nous ne sommes plus que dix. Nous prenons la direction d'Alger, pour passer la visite médicale.

Pour l'acuité visuelle je subis une épreuve dans laquelle je réussis au delà des espérances. Un trois quart de cercle, distinguer l'ouverture et cela commence en haut, à droite, à gauche, en bas et vice et versa. On augmente la cadence. Je réussis inexorablement, le major s'énerve, ne comprend pas que je puisse faire cela sans erreur. Il n'arrivait plus à me suivre.

Pour la culture générale math, français, un peu d'anglais. Je suis bon. Mais le principal est d'avoir réussi.

Avec une simple matraque, nous montons la garde de nuit autour du poste militaire de Blida. Fouilles, Dans une cellule avec son pensionnaire peu engageant, seul avec lui je dois le fouiller sous le regard du lieutenant.

Des tirs avec FM dans les gorges de Chiffa, au dessus de Blida, tirs par à coups, par rafales sur cibles mouvantes. J'ai 19 ans, deux autres aviateurs ont 17 et 18 ans. Par une soirée de garde à la «Patte de chat» le bordel, je dois me débrouiller de fermer à 22 heures, j'ai eu droit à un défilé de belles jeunes femmes qui nous montraient leur féminité. La maquerelle qui souhaitait faire des affaires après l'heure de fermeture, se déchaîne, je ne cède pas avec mes deux compagnons. A 22 heures 30 c'est fermé. Je pousse un ouf !

Je suis sélectionné pour suivre le cours des élèves de l'EPPN de Casablanca. Peu de temps après, je suis appelé par le capitaine. (Vous devez faire un séjour d'un mois à Bugeaud dans les pins à 1 200 mètres au-dessus de Bône en Algérie, bien sûr dans un hôtel réservé aux officiers, cela vous permettra de prendre du poids). Pour moi c'est une chance énorme.

Nous sommes deux par chambre et surprise, un appareil bizarre que je ne qualifie pas. Heureusement le 2° de la chambre est un fils de colon de Madagascar, je vois le monter le cul à l'air, il se baisse et se lave. Le bidet est né du moins pour moi. Vive le moderne.

Début juin, retour sur Blida, je ne pense pas avoir bien grossi, malgré les repas copieux. Marcassin et autres que j'ai découvert. Chez moi, nous étions plutôt couscous, pâtes, poisson. Les privilégiés dont je suis, ceux qui avaient réussi, se retrouvent avec des lits dans une classe d'école réquisitionnée.

La première nuit à peine couché, depuis à peine une minute, je me relève, des punaises par dizaines à la queue leu-leu sur nous. Le choix s'impose de lui-même, une couverture sur le sol, à l'extérieur, et je dors à la belle étoile.

Quelques jours plus tard, le capitaine se manifeste à nouveau pour me dire que mon beau frère, a téléphoné à la base pour me voir. J'ai droit à une permission, je le rejoins, il vit avec une femme qui travaillait aussi à l'Etat Major. Cela a bien arrangé les choses. Nous nous étions pas revu depuis le 12 novembre 1942 au moment du départ précipité du 4° Spahis tunisien au-delà de Kasserine. Il me présente cette femme comme une future épouse, il est veuf de ma sœur décédée en 1940. Moi, je leur dit mon espérance de partir aux USA. Je suis si certain de partir, que je promets de ramener des bas nylons. Je n'oublierai pas ma promesse.

A mon retour, nouvelle convocation : Vous allez partir à l'école pour personnel navigant à l'EPPN à Casablanca, aussi vous avez une permission immédiate d'aller dire au revoir à vos parents à Sfax, le séjour risque d'être long aux USA.

Je passe, à peine une demi-journée chez moi, après deux jours de train pour rejoindre Sfax et un jour pour le retour.

A mon arrivé, j'apprends que les autres sont déjà partis pour Casablanca, c'est donc seul que je fais le voyage pour l'EPPN, ce qui me prends deux jours deux jours.

A Casablanca, l'EPPN se trouve à 8 kilomètres de la ville. La réception est des plus cordiales. Ici tout est propre, les lits au carré, la cantine bien fournie. Depuis Tripoli, c'est une vraie découverte, je ne savais pas que l'armée française en possédait.

**L'EPPN est une école d'endurance. Ce départ pour les USA, Il faut le mériter. Du haut de mes 18 ans, j'apprends à me plier à la discipline militaire, lit au carré, apprentissage du fusil modèle 1936 je pense, chargeur de 4 balles. Plus de temps mort, les corvées se succèdent, debout au clairon à 6 heures, cours jusqu'à 12 heures. L'après midi est réservé à l'entraînement physique et à l'exercice guerrier: Tirs sur cibles, tirs face à la mer avec la mitrailleuse Hotchkiss modèle 1914, puis marche de 30 kilomètres. Les gardes se succèdent, les défilés en tenue bleue avec guêtres blanches. Je dois garder la tête froide, me remettre sans cesse en cause, ne pas flancher.**

**Deux heures du matin à quatre heures en août, garde aux avions US. La veille un de chez nous, 18 ans a été tué accidentellement par un garde marocain du voisinage. Ecouter et voir, sur mes gardes, armé de mon fusil à balles réelles. Vers 3 heures j'étais monté sur les ailes des avions et je vois deux ombres qui passaient sous les barbelés de la clôture. « Halte, mot de passe» Un adjudant avec un lieutenant. » C'est nous Pietrini, nous allons te rejoindre ».**

**Et moi: « Un pas de plus, et vous êtes morts ». La parole, un geste, d'un claquement rageur j'introduis une balle dans le canon. Hésitation de leur part mais devant ma détermination ils font retraite. Le lendemain je suis appelé chez le colonel et là se trouve, le lieutenant, l'adjudant. Je me suis dit : -Tu es fait, les USA terminé-.**

**Le colonel, après la présentation au garde à vous : « Cette nuit vous avez mis en joue, les deux personnes ici présentes. « Oui mon colonel ». « Est-ce que vous auriez tiré ». Réponse immédiate de ma part « Oui mon colonel, un pas de plus et c'était fait ». « Eh bien, c'est très bien, retournez dans vos quartiers ». J'ai eu chaud. Mais après-tout j'appliquais à lettre les consignes**

**1944, les mois d'été et d'automne passent, nous sommes en décembre.**

**Un matin, rassemblement des élèves qui partent pour les USA. Embarquement dans un port : Secret, nous sommes en guerre. Nous prenons le train à Casablanca et nous allons égrener les gares, nous traversons le Maroc, et nous nous trouvons à la frontière Algérienne Oujda, le terminus est Oran, la base aérienne de la Sénia. La nuit passe vite, et le lendemain nous nous dirigeons vers le port. Un bateau américain nous attend, nous sommes le 12.12.1944. Le départ a lieu assez vite en convoi d'une douzaine de bateaux avec escorte de torpilleurs ou autres. Direction obligatoire, le détroit de Gibraltar pour aller de la Méditerranée à l'océan Atlantique.**

**A Gibraltar, un gros convoi de cinquante bateaux, entouré d'escorteurs, patrouilleurs, etc....C'était magnifique à voir. La réalité dépasse la fiction. Voir au cinéma et être dans le concret, il y a une marge. Le détroit franchit, d'un côté, le Maroc, Tanger et Gibraltar et en face l'océan et pour moi l'inconnu.**

**Cela ne tarde pas, sous marins ennemis signalés, exercice ou réalité, pour moi c'est la même chose, les sirènes hurlent, j'ai pris le temps de rentrer dans le carré. Je me trouve enfermé, entre deux portes d'acier. Quatre heures d'attente pour être libre après la fin d'alerte. Je suis calme, très calme. La deuxième et la troisième à l'air libre, c'était les bateaux de guerre entourant le convoi qui jetaient des marmites. Des explosions sans cesse, puis le calme, je ne sais si les sous marins ont été touchés, mais avec ce bruit, ils ont dû avoir très peur sans aucun doute.**

**Nous sommes bien soignés, les repas sont à volonté, nous étions déjà aux USA pendant le voyage.**

**Après douze jours d'une longue traversée, poursuivis pas les sous-marins allemands, nous arrivons enfin en vue du nouveau monde. Voici la baie de New York, nous accostons à Manhattan. Je suis ébloui. De grands bâtiments certains éclairés de milliers d'ampoules qui brillent dans le couchant. Dieu que c'est imposant. Nous traversons la ville en bus. Vision d'une immense place sur laquelle trône un arbre de Noël illuminé de mille petites lumières. Des taxis jaunes filent. De tous côté des voitures phares allumés. La guerre le couvre-feu, que c'est loin tout cela. Que c'est loin Casablanca. New York en fête. C'est Noël. C'est une ambiance de joie et de paix. Nous arrivons à fort Hamilton. Voilà nous sommes dans un autre monde.**

**Le 24.12.1944 à 16 heures, la statue de la liberté. Nous accostons et sans aucune formalité, un convoi se forme et nous amène au fort Hamilton au-dessus de New-York. Trois cents militaires français des vingt troisième détachements, c'est le soir de Noël et nous sommes arrivés au nouveau monde.**

**Lits confortables, repas de Noël et arbre de Noël, nous avons chacun un cadeau, c'est vraiment l'Amérique. Le 25.12 Noël au Fort, nous sommes choyés, entourés cela change de Blida et même de Casablanca. J'ai vraiment de la chance et tout est oublié : Blida, les gardes, les marches, l'Ecole de Casablanca et tous les ennuis, la fatigue. J'ai gagné le gros lot.**

**Le 26 décembre au matin rassemblement et nous prenons le train à Fort Hamilton, et nous arrivons en gare de New York. Un train dépasse un autre, c'est magnifique à voir. Chacun une couchette, le voyage doit être long, nous ne savons rien. Une journée, une nuit, et le lendemain nous découvrons Selma, Alabama, sud des Etats-Unis, et un camp immense. La musique militaire nous reçoit, nous sommes dans un autre monde**

**Point de répit, à peine descendus et nous entrons dans un premier bâtiment : douche, coupe de cheveux réglementaire, direction le paquetage USA. Nos mesures sont prises. Sept costumes complets trois d'hiver, quatre d'été, autant de chemises, cravates, souliers, trousse de toilette avec tout le nécessaire et le nécessaire à couture. Elle ne servira pas, des trous correspondent à du neuf.**

**Depuis le 24 décembre 1944 je suis aux Etats-Unis. L'Afrique du Nord est oubliée, je tire un rideau sur cette période qui m'a vu naître, a bercé mon enfance et m'a permis de grandir. Mon projet de partir de Tunisie n'a pu se concrétiser en 1940, mon beau frère Marion et ma sœur Jeannette devaient m'amener à Paris pour finir mes études. La guerre a brusquement interrompu cette idée, et le décès de ma sœur a été si brusque et si inattendu qu'il m'a fallu trois ans et 1943 pour que je prenne conscience de la chance qui s'offrait à moi : faire une nouvelle vie.**

**Aussi, ceci dit passons aux choses sérieuses. Il faut que chaque jour, en me réveillant je me dise, tu es là où tu désirais, aussi oublies, fonce, fonce, fonce. La vie t'appartient, n'acceptes aucun compromis.**

**Rassemblement : des officiers français arrivent. Nous sommes en classe, pour les consignes qui vont régir le temps où nous serons aux USA. Les choses sérieuses commencent :**

**Professeurs, américains, parlent français oui assez, mais la technique est en Anglais. Un livre en Anglais pour chacun**

**Discipline : en classe, au camp, en ville est régité par le camp qui nous accueille. Aussi la police militaire MP est présente partout. La garde au camp est faite par eux et en sortie, en ville elle est seule compétente. Vous avez intérêt de ne jamais vous faire prendre, la fuite est votre seule issue possible.**

**La communauté noire en Alabama est soumise à certaines règles. Les quartiers noirs sont en marge de la ville des blancs. Faire très attention de ne pas aller chez eux, les éviter car en cas de problèmes vous serez renvoyés en A.F.N.**

**Avec la population blanche, correction, gentillesse, propreté. Attention aux jeunes filles, les Américains sont tatillons et pensent, et cela est vrai, que nous faisons ombre à leur virilité.**

**L'école : en classe vous êtes ici pour apprendre, nous sommes en guerre, vous devez vous préparer à combattre, les échecs ne sont pas prévus, ni admis.**

**Vous avez une nouvelle visite médicale et des piqûres complémentaires (après celles au départ de Casablanca).**

**Vous êtes logés en baraquement tout confort, chacun un lit avec drap, couvertures neuves, chacun un placard pour votre paquetage qui est important. Le linge est ramassé chaque semaine, aussi voici des étiquettes en tissu à votre nom, les coudre sur chaque vêtement, chemises, pantalons etc.**

**Les W C sont communs, six à la suite, les douches idem. Avec les Anglais à Tripoli c'était la même chose.**

**Nous nous souhaitons bonne chance et au travail. Puis ils disparaissent. Cela dit nous sommes prêts à affronter notre avenir.**

**Visite guidée des lieux : théâtre, cinéma, P X, mess, église, un village dans le camp et dans notre quartier. Mais nous ne sommes pas seuls, paraît il, trois cents maximum ici, et aux alentours d'autres quartiers, plusieurs milliers. Aussi plusieurs mess etc., etc.**

**Plusieurs nationalités.**

**Lever : 5 h 30, prêts à 6 h00, lavés habillés. En rang, le plus ancien prend le commandement, nous avons un gradé, un caporal Macabian, malchance pour lui. Mais dans l'ensemble la discipline est et sera l'affaire de tous.**

**Le matin, repas à l'américaine, très copieux, cela me change du café pain sec de Casablanca.**

**A midi, repas et à 19 heures souper copieux.**

Les classes, c'est du sérieux. Les appareils de radio et d'émission n'auront plus de secret, phonie et morse, les apprendre par cœur, surtout ce qui est à l'intérieur, condensateurs, fils de toutes sortes, et j'en passe. Ce n'est pas croyable, je ne me doutais pas que dans cet appareil c'était si compliqué. Et pourtant dans les semaines à venir, les pannes faites par notre professeur devront être réparées dans un temps record. Il y va de notre survie en B17, forteresse volante vous serez seuls et c'est le lien avec la base. Radio navigant est un métier. Les journées sont bien remplies, les jours passent vite, très vite

Cinq heures et demi à dix neuf heures nous sommes occupés. Le matin jusqu'à douze heures école, l'après midi, apprendre et révision pour le lendemain et exercices physiques. Notre liberté au camp après le souper jusqu'à vingt et une heures, car à vingt deux heures extinction des feux. Je vais au PX ou au cinéma (Pour le reste, quartier libre). Libre également du samedi midi au dimanche soir vingt quatre heures maximum, mais il vaut mieux être avant : because les MP. Ici les sorties sont à Montgomery ou Birmingham Cinquante kilomètres en triangle.

Nous traversons juste Selma. Nous prenons le car avec d'autres soldats américains ou autres nationalités et en principe j'en profite pour faire un petit somme. Je sais que cela sera le seul avant dimanche soir. Les deux villes sont de style peu différent. Les maisons en banlieue sont magnifiques avec colonnes imposantes. Les colons blancs devaient être bien riches !

C'est vrai que les esclaves noirs n'avaient pas de syndicat pour se faire payer. En ville cela se ressemble, pas de grands immeubles, une belle église et d'autres lieux de culte, la religion est présente et nous en ferons l'expérience en fréquentant les Amerlos.

Samedi, night club, le matin la messe, la ségrégation est partout en 1944 1945. Les églises séparées avec celles des blancs, mais aussi les cars, les lieux et le reste.

Je sors le samedi, seul, je me sens plus à l'aise. Ce soir là, j'aperçois à travers une devanture une jeune femme, buvant un martini. Tiens, voyons voir, je m'approche, quelques mots en souriant, elle me sourit, j'ai de la chance. Nevi, un gars de l'orchestre a vu le danger que je représente et arrive vers moi. Pas le temps de comprendre, trois hommes, des militaires foncent en jurant en corse madonache mi ils veulent te corriger et en un tour de main je me retrouve dehors avec mes trois gardes du corps.

On te surveillait, Serra de Bonifacio, Poli de Piana, Ghaviani de Lauretto de Cassinca, au bout d'une route de montagne à 15 kilomètres de Bastia. Dans la boîte, le ménage est fait. Les MP ne sont pas loin, il nous faut prendre le large, sans nous concerter, la fuite. La nuit n'est pas terminée et tous les quatre nous la finissons dans d'autres lieux plus accueillants. Nous n'avons pas dormi, il fait jour, nous allons à la messe puisque nous sommes à Birmingham, la cathédrale est là. Les prières commencent et malheur les chants finissent par m'endormir profondément, une Américaine auprès de moi me réveille doucement et please direction le presbytère.

Je suis un habitué. Ici le petit déjeuner est prêt, la jeune fille me sert délicatement café, lait, pâtisserie. Je ne dois pas bouger because je suis fatigué. Un militaire français ou américain ou d'autres nationalités sont choyés. C'est ainsi. Que c'est loin l'AFN, Blida, Casablanca. Ainsi je ne me suis pas trompé



La base de Selma m'attend, je fais en sorte d'arriver à 22 ou 23 heures maximum, vérification de mes papiers par les MP et je rentre au lit. Tiens mon lit est en portefeuille, je le sens, je le vois, quelle malchance pour Macabiau le caporal. Il sourit, un balai est là, je le casse sur la tête.

Demain la classe et le professeur a préparé des pannes sur nos appareils de transmissions. Coupures de fils ou un condensateur périmé et autres choses. Il le fait avec délice et malice. Je le regarde du coin de l'œil.

A moi de lui prouver que le petit français est plus malin que mon amerlo de professeur. C'est un jeu entre nous. Le premier trimestre 1945, école de Selma et école de Maxwell Field, le morse n'a plus de secret pour moi, je me spécialise. Vitesse, ne pas faire d'erreur en transmettant chiffres, codes, enfermés dans un box représentant notre coin dans le B 26.

La fatigue se fait sentir, surtout ne pas y penser. Apprendre, je suis ici pour être capable d'être opérationnel.

Et que dire alors de nos sorties de nos samedis, de nos dimanches, elles sont encore plus fatigantes Notre quête aux rencontres amoureuses se solde souvent avec tous les interdits à des frustrations pour des jeunes de 20 ans, c'est la misère sexuelle. Un dimanche soir, de retour sur Selma je dors si profondément que je me retrouve au dépôt : le chauffeur ne m'a pas réveillé.

Je l'insulte. Et là malheur je suis à l'opposé de Selma, mon camp. Entre lui et moi, les quartiers noirs. Il est 21 heures, j'ai 2 heures, 3 heures maximum devant moi avant 24 heures. Je n'ai pas d'autres solutions, traverser sans me faire tuer. A la première maison, je me présente : friend, mon écusson, un sourire avec ma demande, en montrant mon camp tout allumé.

Yes, Yes, ils appellent d'autres noirs, leur voisin, ils me font une haie d'honneur, et je traverse les endroits si dangereux en trois quart d'heure.

Après je sers des poignées de mains chaleureuses à quelques centaines de mètres du poste. Si les MP savaient ce que j'ai fait, la prison, le retour en AFN.

Je vais dormir et silence, silence même aux gardes du corps « mes Corses » je ne peux en parler. Les mois passent et nous sommes pas mal dégrossis, nous sommes informés que bientôt nous serons à Scott Field dans l'Illinois pas loin de Saint Louis (Missouri).

Pour l'instant mes notes sont excellentes. En avril le décès du président des Etats-Unis que j'apprends par un G I, qui a un fort accent : dead répété sans arrêt avec des phrases incompréhensibles. Good, good, Very good je lui réponds avec les seuls mots que je connais. Il était prêt à me sauter dessus, j'ai compris après pourquoi. En descendant du bus à Montgomery, j'apprends la nouvelle. Il pouvait être en colère.

Nous sommes en mai, les trois Corses et moi permission de quatre jours les 6, 7, 8, 9 mai 1945 direction le golfe du Mexique et la Nouvelle Orléans. 8 mai 1945, ici nous ne savons pas que l'Armistice est signé. Nous partons en train, le séjour aller et retour est gratuit ou presque. Une population locale bienveillante nous accueille, Certains parlent le vieux français.

Les Cadiens et les Créoles anciens esclaves sont venus là voici bien longtemps. Il existe encore des bouges du 18<sup>e</sup> siècle sentant la vinasse. Nous sommes entourés avec un langage fleuri, l'écusson France fait toujours le même effet, surtout ici. Un restaurant se présente à nous, nous entrons, le garçon appelle le directeur qui nous accueille et nous met en évidence au milieu de la salle, c'est bien sûr après que nous en prenons conscience. Il nous offre un Apéritif, et nous propose un repas français : Nous disons oui, d'un commun accord. Nous ne savons pas trop la signification des plats : poissons, vins blancs français, du Bordeaux et le reste se succèdent et jusqu'à 15 heures au moment où le directeur vient nous offrir café, digestif étoilé et nous dit avec un grand sourire « Ce repas vous est offert. Grâce à vous, nous avons rempli le restaurant et tout le monde a mangé à la française ». D'un commun accord nous remercions et laissons au personnel 20 dollars de pourboire.

Dans la salle, la température est de 20 ° maximum, alors que dehors il fait 45° à l'ombre. Il est vrai que nous sommes au sud des Etats-Unis. Nous sommes passablement éméchés et gais, C'est moi le plus vieux, 20 ans depuis le 13.04.1945 qui donne le signal du départ. Nous visons la porte de sortie et nous montrons qu'un français tient très bien les bons vins. Nous décidons de rejoindre notre hôtel où une sieste s'impose. La Nouvelle Orléans n'a plus de secret pour nous, le quartier français avec son église, son jardin, ses commerces à la française. Les rues et tous les noms de lieux sont dans notre langue. Le quartier espagnol, est si particulier, avec ses balcons grillagés, ses couleurs criardes. Une curiosité, la maison de Napoléon où il devait venir après sa défaite, est-ce une légende ?

Le Mississippi se prélassait avec tous ses bateaux à aubes. Un charme désuet se dégage ou les noirs jouent saxo, banjo, chantent des complaintes ou certainement le dur travail dans les champs de coton donne ses airs nostalgiques. Plus loin nous rencontrons un orchestre qui accompagne un cercueil porté par 4 noirs. La vie et la mort se mélangent dans une langueur assortie de chants superbes, des pas de danse naturels et majestueux. Les accents de cette musique nous laissent rêveur. Le lendemain, il nous reste dans l'esprit, ce paysage du golfe du Mexique, ce petit vent chaud et humide, Nous sommes déjà sur le chemin du retour.

Les familles américaines sont très accueillantes. J'ai séjourné 8 jours avec l'une d'elle à Montgomery dans l'Alabama. Un couple et ses deux enfants de 10 et 17 ans, le plus jeune va à l'école primaire et l'autre à l'université. Les parents travaillent tous les deux, ils ont une voiture chacun. Ils me reçoivent simplement : matin petit déjeuner au lit, le repas de midi est au frigidaire, je suis seul. Et le soir repas et sortie au cinéma ou chez les voisins. Le dernier jour, ils organisent une réception chez eux avec une vingtaine de jeunes qui viennent pour fêter leurs français. Quelle différence avec ce que j'ai connu, les américains sont vraiment accueillants, c'est un fait, loin de l'Afrique du nord et sans connaître l'Europe, je le constaterais par la suite très souvent.

Puis nous quittons Montgomery, nous sommes une quarantaine, pour notre nouveau lieu Scott Field. Nous commençons à nous familiariser à notre nouvelle vie à l'américaine.

A Scott Field nous nous spécialisons dans ce qui sera notre travail à bord d'un bombardier. Le B 26 (Marauder) possède deux énormes moteurs qui lui permettent une vitesse de 470 Km/h. Son armement est impressionnant, 11 mitrailleuses de 12,7 mm (6 en poste fixe sur le fuselage et 2 pour chaque tourelle dorsale et arrière, il transporte près de 2 tonnes de bombe. L'équipage est de 7 hommes qui doit supporter des températures extérieures très basses, suivant l'altitude de croisière. Il porte cependant bien son surnom, Widow Maker » (faiseur de veuves), tant son pilotage est délicat en charge en basse vitesse. Les chasseurs P 47 Thunderbolt n'ont pas assez de rayon d'action pour les accompagner. Cependant, malgré leur impression de puissance, les B 26 restaient très vulnérables. Il faut attendre mai 1944 avec l'arrivée des P 51 Mustang pour que les bombardiers disposent d'un accompagnement jusqu'au coeur de l'Allemagne.

Courant octobre je ne me souviens pas de la date précise, je suis désigné avec d'autres aviateurs pour faire une haie d'honneur et accompagner cinq de mes camarades qui se sont crashés avec leur avion. Il n'y a pas de survivant. Les Fusils sont inclinés vers le sol, en signe de deuil et de respect, nous les accompagnons une dernière fois. Le bruit courait que les avions qui servaient à l'instruction avaient déjà pas mal servi sur les théâtres des opérations en Europe et au Pacifique et étaient bien fatigués. Mais c'est encore la guerre et la priorité était de former vite et bien des équipages, tant pis pour la sécurité, au combat, le risque est bien plus grand. Puis la vie reprend son cours et nous restons malgré tout positifs. Mais cette garde d'honneur aux camarades morts dans cet accident m'est restée.

Le 14 juillet 1945, le colonel Breyton attaché à l'ambassade de France à Washington est venu spécialement pour assister au défilé et déposer une couronne de fleurs au monument aux morts. Les Pom Pom girls ouvrent la marche devant la musique, c'est impressionnant, les gens applaudissent, après la cérémonie aux monuments aux morts, nous sommes reçu à la mairie où chacun d'entre nous se retrouve avec une jeune et jolie américaine qui s'occupe de chacun d'entre nous. L'une d'elle m'invite chez elle pour samedi, elle me confie son numéro de téléphone et son adresse. A 17 heures, le samedi je prends donc un taxi qui m'amène à St Louis. La villa est magnifique, je suis immédiatement présenté à ses parents. Ce sont des Irlandais de souche. On partage des rafraîchissements, et la maman désire une photo : « Vous êtes d'où ? ».

A part Paris, je ne vois pas d'où je serai issu. Pour mon malheur, un palmier est sur la photo que je leur montre. Un palmier à Paris ? Oui, au jardin d'acclimatation !

Ma cavalière d'un soir, qui a à peine 18 ans, sort du garage une magnifique voiture. « do you drive ? », « Non ! », elle me met au volant mais elle arrive à comprendre qu'elle doit conduire.

Après les recommandations d'usage des parents, départ pour une soirée au night club le plus chic de St Louis où nous avions rendez vous avec un autre couple. Une bouteille d'alcool à la main, nous voici dans ce lieu immense, une salle de danse qui a deux fonctions : danse et spectacle. Je fais attention de boire peu, je sers le double à ma compagne. Nous restons seuls à partir de minuit, et à 3 heures retour. Et je me retrouve le lendemain à 11 heures dans un lit d'une chambre d'hôtel. Je sonne et un garçon d'étage répond à mon appel. A mon interrogation « Qu'est ce que je fais dans ce lit, déshabillé, mon linge bien plié sur une chaise » l'explication est simple, vers 4 heures du

matin la jeune fille avait demandé une chambre et m'avait couché, en ayant soin de tout régler. Je téléphone pour m'excuser et gentiment elle me dit qu'en sortant dans le frais du matin, je me suis endormi profondément et qu'elle n'avait qu'une solution, me trouver une chambre d'hôtel. Confus et dépité, je la remercie et m'excuse. J'ai encore quelques regrets ; En tout cas elle tenait l'alcool mieux que moi....

Le 15 août 1945 le Japon capitule devant la toute puissance des Etats-Unis. Je suis toujours à Scott field, Nous envahissons Belleville tout à coté, encouragés par nos camarades Américains qui souhaitent nous associer à leur joie. Trois ans bientôt que je suis parti de chez moi, de l'Afrique du Nord sans avoir mis un seul pied en France, c'est désormais mon objectif, connaître ce sol de France que j'ai idéalisé, mais qui est pour moi une inconnue.

Nous sommes en octobre 1945, la guerre est terminée en Europe, je suis convoqué au bureau du capitaine. La loi Prêt-bail est supprimée, elle permettait entre autre, un engagement pour la durée de la guerre. Je suis donc démobilisable. Pour moi les cours s'arrêtent, seuls restent en course ceux qui se sont engagés pour 5 ans. Suite à ma disponibilité, on m'offre quinze jours de congé, avec un billet aller et retour pour CHICAGO, une chambre d'hôtel m'y est réservée, il suffira de se présenter au directeur de l'hôtel en arrivant et tout est pris en charge. J'ai le choix entre deux hôtels, mais n'ayant bien entendu aucune préférence je choisis le premier à Chicago. Le lendemain à Saint Louis je prends donc le train pour Chicago et en quelques heures j'arrive à destination. La gare est impressionnante par son immensité.

En arrivant à l'hôtel, je me présente à la direction, je prends possession de ma chambre, confortable, salle de bain, WC, on me remet des tickets pour le restaurant, deux tickets pour aller au cinéma et pour le planétarium. Le directeur me donne quelques recommandations, et me conseille de rester en centre ville. Depuis 10 mois, j'ai fait quelques progrès en américain et je comprends ce qu'il me dit. La ville est composée de magnifiques buildings très imposants au long des avenues, il faut lever la tête pour deviner le sommet. Celui de Palmolive m'a marqué. C'est une autre vue des USA, peut-être plus impressionnante que New York, bâti au bord du lac Michigan. Des canaux coupent une partie de la ville. Je découvre un métro aérien très bruyant, sur des rails et des ponts métalliques. Une impression de petitesse face à ce gigantisme.

Ma tenue militaire de frenchie est un passe-partout extraordinaire, un sauf conduit, qui attire, il faut bien le dire le regard des filles. Lors de ma première ballade je repère une magnifique fontaine au milieu d'un square. Je m'assoie sur un banc et au bout de quelques minutes, deux jeunes filles m'abordent tout sourire. Je suis très surpris, je n'ai pas l'habitude. Je me souviens que l'une était une splendide rousse et l'autre une jolie blonde. En quelques signes et quelques mots, je comprends qu'elles désirent que je les prenne en photo et la conversation s'engage, elles disent être de passage à Chicago venant de l'Ohio. Et très directement je leur demande si elles veulent m'accompagner pour la visite de la ville. Leur réponse est immédiate Yeah ! Je leur dis d'attendre et je demande à l'hôtel si par hasard un french cadet est présent ici. Deux filles c'est un peu trop pour moi.

**J'ai de la chance, effectivement, et miracle un camarade inconnu est aussi dans une chambre pour les mêmes raisons que moi. Il saute sur l'aubaine et arrive très vite et je lui explique que deux jeunes filles nous attendent près de la fontaine. Après les présentations très rapides. Nous allons au cinéma et nous passons la Soirée ensemble. Il choisit la blonde, et moi je reste avec la rousse.. Charlèène, puis restaurant et night club. Avec la jeune fille rousse, je passe une excellente soirée. Je n'en dirais pas plus. Pendant ces quinze Jours, d'autres rencontres toujours aussi fructueuses et des visites de la ville et de son lac qui permet en hiver lorsqu'il est pris par les glaces de passer en voiture au Canada. De cette expérience, j'ai retenu deux ou trois choses sur les jeunes filles américaines. C'est elles qui choisissent, c'est elles qui ont des préservatifs, elles souhaitent partager les frais, ce que je n'ai jamais accepté. Charlène est restée dans mon souvenir.**

**En décembre 1945 pour notre dernier Noël en Amérique, Nous décidons de fêter la fin de l'année au camp, pour cela il nous faut prendre contact avec les MP et ils fermeront les yeux pour la rentrée des alcools et autres denrées car nous sommes fouillés à l'entrée du camp. Nous les invitons, tout est fait, grandes tables avec nappes blanches. Nous sommes KO. Ce fut une fête inoubliable, réussite totale. Et nos pauvres MP ont pris une bonne cuite. Ils ne tiennent pas le vin, et le champagne. Nous aussi. Mi-janvier 1946, je pars en direction à proximité de Détroit où sont rassemblées les 300 français engagés dans toutes les autres écoles Maxwell Field, Selma, Denver.**

**Début février, notre départ est annoncé vers New York, il neige, il fait froid, nous montons sur un bateau américain (c'est une coque de noix, Liberty Ship). La tempête est si forte que le départ est avancé, 1 500 Américains sont embarqués pour l'Allemagne, 300 Français pour le Havre. Quatre jours de tempête, nous sommes malades comme des chiens, puis quatre jours de beau temps, nous reprenons vie et des forces. Je découvre, Le Havre, la ville est totalement dévastée, la guerre y est encore présente, En 1945, Le Havre était le principal port européen d'embarquement et de débarquement des troupes alliées. J'apprendrais plus tard que plus de 3 millions de soldats américains ont transité par Le Havre cette année là. Le centre ville était transformé en camp de transit et en hôpital arrière pour le Front. Les Alliés ont grandement contribué à la survie des Havrais dans les ruines. Grâce à eux, le déblaiement des ruines qui aurait put prendre 10 ans, a été réduit à 2 ans. Aucune structure pour nous accueillir et les Américains qui sont partout, vont nous héberger et nous nourrir pendant 2 jours. Je pense à ce qu'a du être la souffrance des populations.. Nous donnons tous les vivres qui nous restent aux enfants sur le port. Départ par le train sur le Bourget aviation près de Paris.**

**Il n'y a rien pour nous recevoir, rien pour manger, l'Amérique est déjà loin. La France est exsangue.**

**Aussi je téléphone à Colombes. Mon beau-frère Marion vient me rejoindre, l'armée se débarrasse de moi, en fait, elle ne sait trop quoi faire de nous. D'où nous venons, nous sommes considérés comme des privilégiés et cela est vrai, et même si nous avons eu beaucoup de chances, nous avons eu notre part de sacrifice et de souffrance.**

**Avec un mois payé en dollars environ 100, j'obtiens sur le marché parallèle environ 40 000 francs, pour l'époque c'est une fortune, je me sens riche, trois paquetages complets ! Costumes prêts à être faits, souliers, chemise et autres. Pour la femme de René Marion, mon ancien beau-frère, j'ai tenu ma promesse, des bas nylons.**

**Pour ma future fiancée des dessous féminins et du tissu. A Colombes, je dors, je mange chez eux, tous les quatre jours, je retournais au Bourget dans l'attente de mon ordre de mission pour me faire démobiliser à Valence. En février, enfin tout est réglé et j'ai mes papiers pour rejoindre celle avec qui j'ai correspondu pendant un an depuis les États-Unis. J'ai un certificat d'hébergement pour Chambéry dans sa famille. Je vais voir les parents de Gilbert Gozzi qui s'est marié avec ma sœur, et c'est donc aussi avec sa sœur que j'ai correspondu. Je souhaite la connaître, et je sais déjà que si tout se passe très rapidement nous nous fiancerons dans quinze jours ; Le 6 juillet 1946 c'est le jour de notre mariage. Je ne serais officiellement démobilisé que Le 8 mars 1946 à Valence. Je reçois pour solde de tout compte 1 000 francs. Heureusement je garde mon pécule USA et le paquetage que les Américains m'ont donné à Selma.**

**Une nouvelle vie s'ouvre à nouveau à moi, je n'ai pas encore 21 ans. Je ne suis plus seul, j'ai trouvé une épouse. En 1948, un fils naîtra de cette épreuve et c'est un peu grâce à lui et pour lui que vous pouvez me lire aujourd'hui.**

**Fait à Saumur le 28 février 2012.**

**Louis Georges PIETRINI né le 13 avril 1925**